

La musique du hasard

Stéphane Lépine

Numéro 103-104, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23821ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lépine, S. (2000). Compte rendu de [La musique du hasard]. *24 images*, (103-104), 89–89.



Deborah Kara Unger. Les personnages sont les jouets d'une fiction qui les broie.

LA MUSIQUE DU HASARD

PAR STÉPHANE LÉPINE

Dans son essai sur Paul Auster¹, Charles Grandjean nous rappelle comment, dans *Le hasard et la nécessité*², Jacques Monod inscrivait l'arbitraire au fondement même de la vie. Descendant vers l'infiniment petit, la biologie moléculaire cherchait l'organigramme du vivant dans l'organisation des «séquences de radicaux des fibres polypeptidiques». Mais en vain. De l'analyse de ces séquences ne se dégageait qu'une loi générale: «celle du hasard», un hasard rebelle à toute «règle, théorique ou empirique». Et on sait quelle amère conclusion Monod tirait de ce périple aux confins de la science: «l'homme sait maintenant que, comme un Tzigane, il est en marge de l'univers où il doit «vivre»; et pour finir: «l'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité de l'univers d'où il a émergé par hasard. Non plus que son destin, son devoir n'est écrit nulle part.» Solitude, musique, hasard, nécessité. Quatre mots qui résument la leçon désabusée de Monod, quatre notions qui balisent le film de Jonathan Nossiter.

Signs & Wonders s'ouvre sur les déambulations hachurées, non pas d'un nu descendant un escalier, mais d'un diplomate, de sa

femme et de sa maîtresse dans Athènes. Absents au regard de la caméra amateur (croit-on) qui les traque, sourds à la musique qui hante leurs déplacements (mixage époustouflant, digne du *Nouvelle vague* de Godard), ils sont toutefois attentifs à l'excès (l'homme et sa fille en particulier) aux signes que leur envoient la ville, ses bouches d'égout et ses voitures couvertes de bâches. Réunis par une classique histoire d'adultère mâtinée de réflexions politiques (tout y est reflet en effet), ils ont sans le savoir emprunté le terrier du Lièvre de Mars et sont engagés au pays des *signes* et des *merveilles*. Piégés à la fois par le roman de Lewis Carroll et les clichés de leur histoire banale, ils sont devenus les jouets d'un réel qui les enchante et d'une fiction qui les broie.

Ainsi, les personnages s'aventurent dans un univers régi par le désordre et l'aléatoire, où aucun des signes émis par le réel n'est jamais sûr: soubresauts, bifurcations, reflets et miroitements d'ailleurs mis en relief par la caméra DV (réel choix esthétique dans ce cas), qui permet une vision tremblante du monde, une vision qui, oui, a un grain, un grain qui rime avec folie, avec orage, avec

mouture aussi, d'un réel diffracté et broyé par l'image. Sillonée de trajectoires chaotiques, la ville obéit ici à l'arbitraire. Et l'infidélité conjugale, tout comme les incidents (du verre dans un gâteau), les accidents (une rambarde qui cède), les catastrophes parfois (de nature sentimentale ou politique), rappellent que l'individu, chez Nossiter, est à la merci de forces qui peuvent à tout moment le propulser vers l'impensé et qu'il ne peut que se laisser détourner vers une destination nouvelle. Les projets ne sont plus de mise, la rationalité fait naufrage. Tout est ici affaire de malentendus, de méprises, de correspondances manquées et se poursuit sur le même mode, de décalages en décrochages, de signes en vertiges. Le terrain, en effet, est instable (à l'instar des garde-fous et des flancs de montagne), et les configurations du réel approximatives et précaires, comme le montraient déjà les premières images, nébuleuses.

Il y a, chez ces sujets en quête d'un complément, chez ces solitudes livrées au hasard, il y a, dans ce petit drame conjugal doublé d'un thriller hitchcockien, dans ce chassé-croisé amoureux et bientôt mortel, une mise en forme cinématographique de l'univers aveugle où nous fait entrer la lecture de Monod — d'où notre choix liminaire — et aussi le tracé d'une Alice au masculin vers un message crypté qui, une fois déchiffré, ne fait que dévoiler l'opacité du réel et le désarroi de nos consciences placées devant le monde hermétique comme devant un vide vertigineux. ■

1. Paru dans *L'œuvre de Paul Auster – Approches et lectures plurielles*, textes rassemblés par Annick Duperray, Actes sud / Université de Provence, 1995.

2. Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité*, Seuil, 1970.

SIGNS & WONDERS

France 2000. Ré.: Jonathan Nossiter. Scé.: James Lasdun et Nossiter. Ph.: Richard Pelmar, Tommaso Vergallo et Jean-Louis Alba. Son: Neil Riha, Thierry Lebon et Jean-Pierre Halgwachs. Mont.: Madeleine Gavin. Int.: Stellan Skarsgard, Charlotte Rampling, Deborah Kara Unger, Dimitri Katalifos. 108 minutes. Couleur.